

—Ma chère enfant, répliqua-t-elle d'un ton affectueux, permettez à une vieille femme comme moi de vous donner un conseil qui pourra vous servir bien des fois dans la vie. Chercher à désaveugler les gens quand ils sont convaincus, c'est leur rendre mauvais service. D'abord votre opération ne réussit point, en second lieu vous leur faites de la peine, finalement ils vous en veulent. Pourquoi voulez-vous que j'aie abreuvé de chagrin deux êtres exquis, deux créatures excellentes, qui n'ont en revanche, qu'un léger travers. Flatter leur marotte est-ce donc là un crime ? C'est de si peu d'importance et la chose leur fait tant plaisir !

—Vous êtes bonne, s'écria Berthe avec un élan de cœur.

—Vous croyez ! répliqua Mme de Gunka, avec un sourire énigmatique, vous pourriez vous tromper. Je suis méchante, au contraire, foncièrement mauvaise, seulement il ne me vient jamais à l'idée de faire le mal, lorsque je n'y ai aucun intérêt.

Berthe la regarda avec surprise,

—Vous verrez cela plus tard dans la vie, continua la baronne, qui, une fois, venait de dire la vérité.

Puis elle reprit tout haut, en terminant ce dialogue qui s'était tenu à la sourdine :

—Maintenant, nous allons si vous le voulez bien, laisser Mme Chaudenay se reposer et nous ferons trêve à l'harmonie. Les femmes sont toujours curieuses, moi je suis deux fois femme. J'ai entendu parler ce matin de dangers courus par M. Lafressange ; je tiendrais, si ce n'est point trop abuser, à en avoir un récit détaillé. J'adore les aventures, et par ce temps d'existences terre à terre, les émotions sont trop rares pour qu'on ne les recherche pas, même de seconde main.

Un désir exprimé par Mme de Gunka était un ordre.

Léo Lafressange se mit en devoir de s'exécuter, d'autant qu'il le faisait de la meilleure grâce.

Il n'était pas fâché de retracer devant la baronne les dangers romanesques qu'il avait courus.

Berthe, bien qu'elle le connût déjà, s'intéressait passionnément à ce récit.

Les personnes du Refuge se groupèrent donc sur le canapé, sur des poufs, dans des positions commodes.

Et Lafressange commença.

Lorsqu'il arriva à la grève, à la bousculade terrible au milieu de laquelle il avait failli être écharpé, Mme de Gunka ferma les yeux et ne réprima point un frisson de terreur admirablement exécuté.

—C'est horrible, murmura-t-elle.

—Attendez, baronne, s'écria Flavien Mauroy, vous n'êtes qu'au commencement. Cette poussée était voulue, elle était préparée ; vous allez voir dans quel but.

Lafressange reprit le cours de sa narration.

Bientôt, il en arrivait au moment où il s'apercevait de la substitution du portefeuille à la photographie trouvée par le président du Conseil de guerre, photographie que Lafressange n'avait point vue mais qui était évidemment celle de Walter Handel.

A la prononciation de ce nom, Mme de Gunka interrompit encore.

—Walter Handel, répéta-t-elle, Walter Handel ! qu'est-ce que cela ? je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là.

Flavien Mauroy fit un geste de la main.

—Je ne connais pas l'individu, c'est-à-dire que je ne crois point l'avoir rencontré dans la vie ; mais quant au nom, c'est autre chose, il a frappé mes regards dans des comptes rendus de grèves allemandes, d'assemblées d'anarchistes tumultueuses. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, j'en suis sûr.

Mme de Gunka s'adressa directement à Théodore Mindeau.

—Et vous ? le correspondant de la *Morgen Post*, vous devez connaître tout le personnel dynamiteur et incendiaire ?

M. Mindeau eut l'air de chercher dans sa mémoire.

—Walter Heygel ? fit-il.

—Handel, rectifia Flavien en insistant.

—Non, je ne connais pas, ou du moins ce nom ne m'est pas resté dans la mémoire.

—Vous êtes certain du nom ! dit Mme de Gunka.

Léo Lafressange eut un signe de tête affirmatif.

—Oh ! s'écria Mauroy, il est plus que probable que dans notre vie aventureuse, nous finirons bien par le rencontrer. Ce jour-là c'est moi qui servirai de témoin à Léo et qui l'aiderai à administrer dix pouces de fer dans la poitrine de ce drôle.

Ah ! vous ferez bien, continua Mme de Gunka, ce sera d'un bon ami ; car vous n'avez pas besoin de me faire toucher du doigt le rôle de Walter Handel. Il est bien évident que cet individu s'est senti serré de près par la police et que son portefeuille a été substitué dans la poche de notre ami Lafressange à son propre carnet. C'est limpide, le coup était admirablement monté. C'est du roman tout pur mis en action. Mais continuez je vous en prie, je jure d'être muette comme une carpe et de ne plus interrompre.

Et Lafressange reprit sa narration.

Il racontait bientôt comment il avait échappé par miracle à la foule furieuse qui prétendait venger sur lui la catastrophe de Mel-

combe ; puis son emprisonnement à *Corn Castle*, là où la foule venait le relancer encore, alors qu'il se croyait complètement sauvé et à l'abri.

Enfin il arrivait à la découverte de l'entrée du couloir.

A cet instant, brusquement il s'interrompit.

—Ah ! mais, s'écria-t-il, j'ai oublié l'un des points les plus palpitants de mon récit. C'est par là que j'ai découvert la terrible découverte que j'ai faite dans le souterrain.

—Une découverte ! firent à la fois les assistants.

—Oui ! une découverte qui m'a causé je vous l'avoue une affreuse angoisse. Alors que je poursuivais mon chemin dans ce couloir, j'ai trouvé ma route barrée par un squelette.

—Quelque malheureux prisonnier, fit Mauroy.

—Probablement, ajouta Théodore Mindeau.

—C'est ce que je me suis dit, reprit Lafressange, mais je me disais aussi, que s'il avait trouvé la mort dans ce souterrain, c'est qu'il n'y avait pas d'issue, qu'il était mort de faim, que sans doute j'étais condamné au même supplice. Tenez, j'ai passé là les heures les plus épouvantables de ma vie.

La baronne, Berthe de Kermor, la tante Elvira ne tarissaient pas de questions sur le squelette...

Et Lafressange leur fournissait tous les détails déjà connus du lecteur, le vieux fentre galonné, les boutons à ancre...

—Maintenant, reprit-il, en se donnant le plaisir d'un effet à sensation, laissez-moi finir le récit de mon aventure, mes différents sauvetages également miraculeux, le dernier opéré par Mlle de Kermor, à laquelle je dois la vie... laissez-moi vous raconter tout cela encore une fois, car Mme de Gunka l'ignore, et je reviendrai au squelette et à certaine trouvaille qui vous intriguera autant que moi, j'en suis sûr. Cette trouvaille, l'imprévu de mon existence durant ces derniers jours me l'avait fait complètement oublier.

Ici le narrateur souligna sa phrase en adressant un coup d'œil expressif à Mlle Berthe de Kermor.

Et il raconta alors sa sortie du souterrain après ses frayeurs et ses angoisses, ainsi que sa course effrénée à travers les jardins de Bridport, et son arrivée épuisé, au chalet.

Lorsqu'il eut terminé son récit, ce fut la baronne de Gunka qui, la première, lui rappela sa promesse.

—Vous nous avez mis tout à l'heure l'eau à la bouche, dit-elle ; à cette heure que nous vous savons complètement hors de danger, nous pouvons nous délecter en paix de la surprise qui nous attend...

—Je suis tout à vos ordres, baronne.

—Et surtout, reprit Mme de Gunka avec un sourire, pas de fantaisie... rien de votre imagination, n'est-ce pas... Ne nous faites pas de copie, réservez cela pour les lecteurs du *Courrier des Deux-Mondes*.

—Oh ! je n'ai rien à inventer, répliqua le journaliste, j'ai les preuves en mains, et je vais tout à l'heure vous les placer sous les yeux.

Lafressange, absorbé par les émotions qu'il avait subies, très occupé auprès de Berthe de Kermor, avait complètement oublié, il venait de l'affirmer, sa trouvaille du souterrain.

Il raconta alors comment son intention avait été attirée par un objet que le squelette tenait dans ses osselets crispés.

Comment il avait voulu s'emparer de ce qui lui semblait être un rouleau de métal et comment aussi, le poignet s'étant brisé, les osselets s'étaient détachés ayant l'air de vouloir, quand même conserver l'objet qu'ils tenaient serré, depuis tant d'années, peut-être des siècles.

Flavien Mauroy avait dressé l'oreille dès les premiers mots de la trouvaille annoncée par son ami.

Evidemment, l'imagination du journaliste, de l'homme de lettres, s'était mise immédiatement en mouvement.

—Qu'est-ce que pouvait être ce morceau de métal qu'un cadavre, à son heure dernière, avait tenu dans ses boîtes, le serrant dans une crispation suprême.

—Tu l'as cet objet ? demanda-t-il à Lafressange.

—Parfaitement, il est dans ma chambre, il doit se trouver encore dans la poche du gilet que j'ai été obligé d'abandonner, vu que, après la poussée de la grève, mon travail manuel dans le souterrain, ma course à travers les jardins de Bridport, il était en loques.

—Va le chercher.

Lafressange sortit et revint quelques instants plus tard avec le rouleau de métal.

—Je crois bien que c'est de l'or, dit-il en tendant la feuille malléable à Flavien Mauroy.

Chacun s'était rapproché de Flavien et regardait avec curiosité la feuille qu'il tenait entre ses doigts et examinait attentivement. Elle était noire, la feuille, nous l'avons dit, non pas rouillée, ni vert-de-grisée, mais noire sans oxydation aucune.

Si bien que lorsque Flavien frotta vigoureusement l'un des coins arrondis avec la peau interne de l'un de ses gants, elle laissa voir un jaune métallique du plus vif éclat.